

La « pacification » de Madagascar (septembre 1896 - mai 1905)

Une mission photographique : le fonds FTM à Antananarivo

par Alain Tirefort

Le 1^{er} octobre 1895, au terme de sept mois d'une expédition militaire qui fit la une des journaux français¹, un véritable protectorat est imposé à la puissance merina² qui contrôle les deux tiers de l'île de Madagascar. La jeune reine Ranavalona III doit désormais composer avec un Résident général nommé par le Quai d'Orsay, le préfet Hyppolyte Laroche.

Le 19 mai 1905, Joseph-Simon Gallieni, gouverneur général de Madagascar et dépendances, s'embarque pour la France sur le *Melbourne*. Il quitte Madagascar pour ne plus y revenir après neuf années de gouvernement, de « règne », qui lui ont permis d'accomplir l'ambition jamais réalisée de la Maison de Radama³ : unifier politiquement la Grande Île. Fin 1896 en effet, la maîtrise de ce territoire est loin d'être une réalité. La nouvelle colonie, annexée par voie législative - loi promulguée le 6 août 1896 - et confiée au général Gallieni investi des pleins pouvoirs civils et militaires, est encore un pays méconnu et en partie insurgé. Telle est la difficile situation dont hérite celui à qui les Malgaches allaient donner le surnom de « général maziaka » (le cruel), un surnom gagné lors d'une « pacification » émaillée d'épisodes sanglants.

Mon propos est ici de présenter brièvement une lecture du « temps de la pacification - règne de Gallieni » à travers une source iconographique : la collection des photographies anciennes FTM, l'un des trois fonds principaux de la capitale malgache⁴. L'analyse des images permet de mieux cerner ce que recouvre, pour l'Île rouge, le concept de « pacification » dont les pratiques témoignent d'une violence qu'a priori le mot occulte. Lorsque Gallieni met pied sur l'île, c'est un chef entreprenant et ambitieux qui a déjà fait ses preuves au Soudan et au Tonkin. Tout fraîchement élevé au grade de général de brigade, il sait ce que l'on attend de lui ; il sait ce qu'il entend réaliser et sait que ce qu'il entend réaliser passe inévitablement par la violence, par un conflit entre deux cultures, même si celui-ci est présenté « à bon droit ». En ayant à l'esprit que ces clichés ne sont en aucune manière un recueil neutre des premiers temps de cette colonie, que ces quelques images sont savamment construites, et que certaines situations fixées par la pellicule sont autant de « mises en scène » prisées tout particulièrement par ce gouverneur, ce texte a pour objectif de mettre en évidence comment le corpus FTM a choisi de présenter ce moment-clé de l'histoire coloniale française et de Madagascar.



*Portrait du colonell Gallieni
(photo Eugène Pirou, 1893)*

¹ Popularisée par les hebdomadaires, cette expédition fait à titre d'exemple, en 1895, seize fois la couverture du *Monde Illustré*, et dix fois celle de *L'Illustration*.

² Une décennie auparavant, un premier traité signé le 17 septembre 1885 instaure un « Protectorat français », reconnu par Londres le 5 août 1890. Charles Marie Le Myre de Vilers devient ainsi le premier Résident français à Tananarive.

³ Radama 1^{er} (1810-1828), conçut le dessein de transformer son royaume en un état moderne, dessein qu'interrompit sa mort prématurée.

⁴ Le fonds FTM présenté ci-après, le fonds des Archives nationales (4 albums, soit plus de 600 clichés dont un grand nombre consacré aux notabilités et aux élites), et le fonds de la Bibliothèque nationale (plus de 30 albums, soit plusieurs milliers de documents iconographiques divers, en 2002 en attente de classement scientifique, et dans un état de conservation qui laissait à désirer).

Le corpus FTM⁵, un plus à l'intelligence du passé colonial

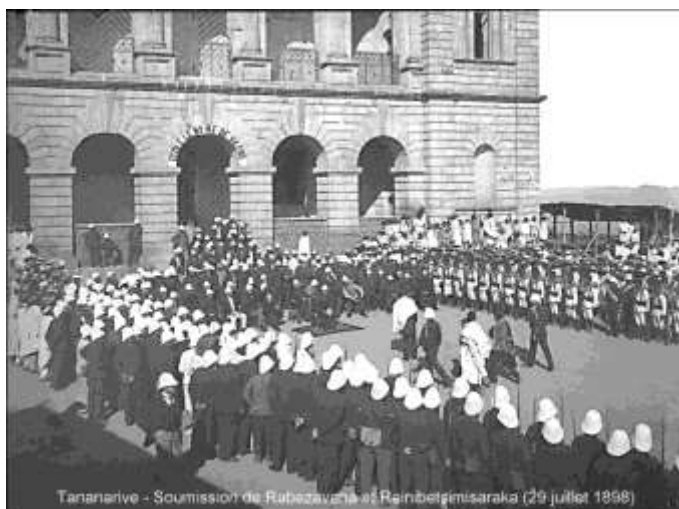
Vingt-et-un albums, couvrant les années 1898-1905, rassemblent 3 962 clichés, pour la plupart consultables ; classés par format - 18x24 cm, 13x18 pour plus de la moitié d'entre eux, 9x12 et 4,5x6 - , ils couvrent en fait une période chronologique plus vaste (1867-1943), tout en étant toutefois centrés (à 81,5%) sur la décennie de la « pacification ».

Les photographies analysées se répartissent comme suit dans le temps : 1896 (1), 1897 (20), 1898 (662), 1899 (66), 1900 (84), 1901 (745), 1902 (279), 1903 (893), 1904 (448), 1905 (29). Par choix, afin de mieux coller à la réalité historique, la présentation des clichés suivra le fil des années.

De la tâche guerrière ...

1896, année de l'annexion et de la prise en fonction de Gallieni, et **1897**, année de l'abolition de la monarchie, de la déposition et de l'exil de la reine Ranavalona, ne manquent pas de surprendre par le petit nombre de clichés. La même remarque peut être d'ailleurs faite pour 1905, même si Gallieni est rappelé en métropole dès le mois de mai.

1896 et 1897 sont pourtant marquées par la révolte des Menalamba (toges rouges) et sa répression brutale, par l'écrasement de la monarchie merina et le bouleversement du personnel politique, par l'instauration du 14 juillet comme fête nationale, enfin par le périple du gouverneur sur l'avis *La Pérouse*, en mai 1897. De tout ceci, les clichés FTM font une forte économie. Hormis quelques vues de la capitale, notamment de la « Place Jean Laborde », et de « *La rentrée du général Gallieni à Tananarive, le 10 juillet 1897* », ce sont les fahavalo (bandit, rebelle) qui sont fixés par la pellicule, avant ou au moment de leur reddition. Ainsi, Rabazavana, Rainibetsimisarakana, et Rainitavy sont-ils tour à tour photographiés. La « *Soumission de Rabazavana et de Rainibetsimisarakana, le 29 juillet 1897* », témoigne du sens de la mise en scène, du grand spectacle que le général, comme d'ailleurs le lieutenant-colonel Lyautey, entend donner à ces cérémonies. D'autres exemples d'intimidation marquent cependant ce corpus par leur absence. Ainsi les exécutions de deux grands personnages de la cour ; l'un appartient à la famille royale, Ratsimamanga l'oncle de la reine, l'autre est le général Rainandrianmanpandry.



Tananarive – Soumission de Rabazavana et de Rainibetsimisarakana le 29 juillet 1897 (et non 1898)

L'année **1898**, à la différence des deux précédentes, est abondamment couverte photographiquement parlant ; une année marquée par la poursuite du programme de Gallieni, par l'application de la « politique des races », de la « pacification en tache d'huile », ainsi que par l'établissement d'une administration régulière. Tous ces aspects sont ici traités. Soumissions, telle celle de Rabozaka et de ses lieutenants, le 4 mars 1898 ; exécution de fahavalo ; prisonniers ; photographies de guerriers sakalava, de tirailleurs, miliciens et gendarmes indigènes ; portraits de chefs de village ; kabary (discours publics) qui émaillent les étapes du gouverneur à nouveau en tournée dans la Grande Île, avant que le *La Pérouse* ne s'échoue à Fort Dauphin ; clichés de déboisements, chantiers et carrières.

⁵ FTM « Foiben Taosarintanin'i Madagasikara », Institut géographique et hydrologique national situé dans le quartier d'Ambanidia (Antananarivo), est un établissement public à caractère industriel et commercial. Leader actuel du marché de l'information géographique à Madagascar, FTM propose, outre son expertise, des produits à usage du grand public (cartes, plans...). Cet institut possède dans ses archives près de 4 000 photographies anciennes, héritage de l'ancien IGN de la capitale et des premiers services géographiques installés à Tananarive dès la fin du XIX^e siècle.

Ainsi peut-on lire dans ces photographies les longs efforts que nécessitent d'une part la pacification du Menabe, du pays sakalava en général, d'autre part l'ouverture des voies de communication dans une colonie où les transports s'effectuent jusqu'alors en filanzana (chaise à porteur, palanquin) et par bourjanas (porteurs). Nulle allusion, par contre, aux opérations menées par le commandant Gérard, que le député Paul Vigné d'Octon dénonce avec virulence, d'abord à la tribune de l'Assemblée puis dans un de ses derniers romans⁶.

Les clichés de 1898, enfin, offrent l'occasion de découvrir Tananarive, ses lieux de pouvoir - le palais du Premier ministre, le palais de la reine, Fort-Duchesne, la mairie, le tribunal...-, comme ses lieux de loisir ou encore des scènes du Zoma (marché central), enfin les temps forts de la vie coloniale ; ainsi le 14 juillet, et les festivités qui accompagnent la journée du 16 octobre où le général se voit remettre « La plaque de la légion d'honneur », un véritable reportage.

1899 et 1900, modestement mis en images, s'inscrivent pour l'essentiel dans une certaine continuité ; mise au pas des dernières résistances - « *Chefs bara amenés à Tananarive par le commandant Weber, le 23 février 1900* » -, relations cordiales avec les « chefs de race » alliés - « *La reine Binao au quartier général* » -, respect des coutumes - « *Funérailles de Rainilaiarivony, ex-premier ministre, le 4 octobre 1900* » - ... Trois types de documents cependant, inexistantes ou fort peu représentés jusqu'alors, laissent entrevoir une modification du regard photographique. Une poignée de clichés, évoquant les fêtes, semble rappeler que la vie quotidienne peut être pour tous, Européens et Malgaches, paisible et agréable ; « *Fête sportive à Mahamasina, le 1^{er} septembre 1900* », « *Fête des enfants, le 9 septembre 1900* »... Deux séries, modestes par ailleurs, d'une dizaine de photographies chacune, mettent l'accent sur d'autres facettes de la pacification ; l'œuvre scolaire, dont l'objectif premier est de fournir les ouvriers et les cadres professionnels dont la colonie a besoin - « *Ecole professionnelle de Tananarive, 1900* » -, et la mise en valeur agricole, par l'instauration de « *Concours agricoles* ».

La couverture photographique des quatre années passées ne représente toutefois que le quart du corpus FTM ; d'un point de vue quantitatif, l'essentiel reste à venir, **1901** donnant le ton avec près de 750 clichés pour cette seule année. Au-delà des données chiffrées et des impressionnantes séries sur ce thème, ce sont les sujets même des reportages qui méritent de retenir l'attention **à partir de 1901**.

... à la nécessité de « gagner le cœur et les esprits »

Certes, les manifestations iconographiques d'allégeance et d'autorité française ne sont point totalement absentes ; clichés de prisonniers politiques - « *A Sainte Marie, le 16 août 1903* » -, revues de tirailleurs sénégalais ou malgaches, kabary de Gallieni en divers points de l'île... De la même manière a-t-on fixé le souvenir du sang versé pour la conquête de Madagascar en photographiant les tombes militaires - « *Majunga en 1903* » - ou les monuments commémoratifs des soldats et des marins morts pour la patrie en 1885 comme en 1895. « *L'inauguration du monument commémoratif (place Colbert)* » à Tananarive, le 23 novembre 1901, sera donc bien enregistrée, offerte également au public métropolitain par le biais de cartes postales (Edition Robert Ducrecq) ou de la presse.

Mais que représentent ces quelques dizaines de clichés par rapport aux centaines d'autres consacrées à l'œuvre de civilisation, au « progrès moral et matériel », à la concrétisation du credo colonial par la création d'un Etat franco-malgache !

Tananarive – Le monument commémoratif (place Colbert)



Tananarive - Le monument commémoratif (place Colbert)

⁶ Le bilan officiel des « horreurs d'Ambiki », événement survenu le 30 août 1897, est de 97 tués, dont le roi Toera et les principaux chefs du Menabe rassemblés dans ce village, de 150 blessés et de 500 prisonniers sakalava. Paul Vigné d'Octon, à la Chambre, n'hésitera nullement à avancer le chiffre de 5 000 morts (P. Vigné d'Octon, *La gloire du sabre*, 4^e éd., Paris, 1900, rééd. par Jean Suret Canale, Paris, Quintette, 1984).

De fait, à côté des volets scolaire et médical, le corpus FTM se consacre essentiellement à la mise en valeur agricole et à l'ouverture de voies de communication. Instruments privilégiés de colonisation, l'école et la santé se placent à Madagascar sous le signe d'une réussite certaine dont, a priori le gouverneur Gallieni peut se montrer fier. La Grande Île n'est-elle pas la première à bénéficier en 1902 de l'AMI (Assistance médicale indigène), un service de médecine d'Etat pour les populations malgaches, dont les soins dispensés l'étaient pour la majorité d'entre elles à titre gratuit ? L'Ecole de médecine de Tananarive n'a-t-elle pas par ailleurs contribué à former une élite indigène de médecins et de sages-femmes auxiliaires ? Mais seulement 132 photographies - ambulances, léproseries, hôpitaux -, un traitement tout compte fait peu important (5% de l'ensemble de la collection), évoquent la politique sanitaire du début du siècle, l'école n'étant abordée qu'à travers ou presque l'embryon d'enseignement supérieur qu'est l'Ecole de médecine.

Témoigner de la mise en valeur agricole de cette colonie et du défi que représente le franchissement des montagnes de l'Est par le chemin de fer, tel semble être l'objectif premier des clichés 1901-1904.

Que Gallieni ait cru sincèrement que Madagascar puisse devenir une colonie de peuplement, on peut en convenir à parcourir cette profusion d'images qui détaillent les fermes écoles, les jardins d'essais, les plantations ainsi que les concours agricoles. L'année 1903, à titre d'exemple, vraisemblablement durant le mois de septembre lors d'un séjour du gouverneur général dans la région de Tamatave, offre l'occasion de visiter le « *Jardin d'essai de l'Ivoloina* » et « *ses pépinières* », puis de parcourir « *l'Avenir de l'Ivoloina* », la concession de Mr Dupuy et sa distillerie « *Bagatelle* », la concession de Mr Borysthène, « *Cyrano* », la concession de Mr Laroque, enfin la concession de Mr Dumont.⁷ Les séries « concours agricole - concours hippique - exposition chevaline à Mahamasina », mobilisant

244 clichés (près de 10% du corpus) ne laissent planer aucun doute quant à l'importance des mesures incitatives prises en faveur des cultures vivrières et du cheptel ; elles offrent l'occasion d'exposer toute la gamme des produits primés, en même temps que les techniques de labourage, à l'angady (bêche) ou à la charrue.

Développer les infrastructures, ouvrir des voies de communication⁸, construire la voie ferrée Tananarive-Tamatave, fournissent matière à de nombreuses photographies, dans la suite logique de celles qui, dès 1898, présentent « les premiers travaux de la route de l'Est ». Suivant minutieusement l'avancement fort laborieux de la voie ferrée, ces documents ne se bornent pas à montrer les chantiers. Ils exposent des « vues générales », des paysages sauvages dont la beauté souligne les difficultés techniques à résoudre - « hauteurs, ravins, rapides » -, mais aussi l'omniprésence de Gallieni venant célébrer ces réussites techniques, ainsi celle de la percée du tunnel



Tananarive - Contre-bas de la route de l'est. Champ de repos militaire de l'expédition



Concours agricoles - Concurrents de labour à l'angady

⁷ D'autres concessions n'échappent pas aux photographes ; telles celles de Mrs Hodoul et Sartellis à Manahoro en 1901, de Mr Billaud à Marohogo en 1904 et de Mr Dupavillon à Andranomena en 1901 ... et bien d'autres encore à Amapanalana, Farafate, Sakaleonone et Vatomandry.

⁸ Le thème des infrastructures, que l'on retrouve en général dans tous les fonds iconographiques issus des différents territoires coloniaux, peut se distribuer en plusieurs rubriques : canaux et barrages - « *Canal des Pangalanes* » -, rades et ports - « *Antisirane/Diego-Suarez* », « *Majunga* », « *Tamatave* » -, transports, chemin de fer ...

de Sahampala - « *Un ouvrier du tunnel touchant une gratification le jour de l'inauguration, 1903* ».

Derrière cette profusion de témoignages de transformation, ne peut-on considérer chacun de ces clichés comme un « moment » dans une « narration », dans un « récit », celui de la « pacification », tant à la gloire de l'œuvre coloniale française qu'à celle du général Gallieni ? La mise en images des tournées d'inspection de Gallieni, quelles qu'elles soient, donne l'impression d'une stratégie dont la finalité ne serait autre que de légitimer le « nouveau roi » de Madagascar.

De la même manière que nulle avancée ferroviaire ne semble échapper à la présence physique du « général et de sa suite », dans un tout autre registre thématique, nulle grande festivité ne semble avoir lieu en l'absence du gouverneur général. Les « fêtes » récurrentes ont permis de constituer de belles séries photographiques ; « fêtes sportives » en 1900, 1901 et 1902, « fête des enfants » de 1899 à 1904, « fête des fleurs » en 1902, 1903 et 1904, pour ne citer que les principales, sans oublier les « fêtes de charité » et les « fêtes-Dieu ».



Tananarive - Fête des enfants malgaches passant devant le Général Gallieni



Tananarive - Fête des enfants malgaches (1905)

Ci-dessus, de gauche à droite :

- *Tananarive - Fête des enfants malgaches passant devant le Général Gallieni*

- *Tananarive - Fête des enfants malgaches (1905)*

Ci-contre :

Marovoay - Indigènes saluant le Général Gallieni (1901)



Marovoay - Indigènes saluant le Général Gallieni (1901)

L'importance quantitative, ainsi que le choix des clichés pris lors des trois premières citées, sont significatifs à plus d'un titre. Spectacles pleins d'éclat, soigneusement ordonnés - dates, parcours urbains, costumes et uniformes, divertissements, cérémonies d'ouverture et de clôture -, les fêtes sont des moments marquants de l'histoire coloniale. Elles sont l'occasion de rappeler que la France est dans son empire maîtresse de ses populations, ne serait-ce que par la participation des hauts fonctionnaires, dont en premier celle du gouverneur, en costume d'apparat et dans diverses modalités d'« arrivée » - à cheval, en voiture, à pied au milieu de ses officiers ; d'évaluer en même temps la francisation de l'île et de ses habitants, dont les images du « type »⁹ donnent un aperçu - « *Famille hova* », « *Notables indigènes* », « *Femmes hova en costume européen* »...

⁹ De même que pour les cartes postales, on peut distinguer deux grandes catégories de photographies : les « scènes » et les « types ». Ces derniers, au cœur de l'ethnographie débutante, se différencient des « scènes » en ce sens qu'ils se rapportent à l'indigène, et se prêtent davantage à des stratégies discursives ; en effet, les « types » représentent non des individus, mais des spécimens génériques « représentatifs » des peuples colonisés.

Mais ces clichés de réjouissances plus ou moins contraignantes et spontanées se définissent avant tout comme des temps d'harmonie, de coopération ou de collaboration, d'absence de violence donc : des images de pacification réussie.

Images et logique coloniale

Dans la dualité traditionnelle « guerre et paix », où donc situer la « pacification » ? Figure de paix ou figure de la guerre, plus ou moins masquée en production d'un ordre en paix ou entretien de la paix ?

Les 21 albums du corpus FTM prennent une certaine distance par rapport à la figure de la guerre dans laquelle objectifs et conduites visent la destruction et la mise hors combat de l'adversaire. La guerre est souffrance par excellence, même si celle-ci est avalisée par l'aspect nécessaire du conflit. De cette souffrance, ici, fort peu de représentations. Les photographes donnent l'impression d'avoir voulu la mettre hors champ ; à commencer par l'expédition militaire de 1895, « la plus inintelligemment préparée de toutes les interventions militaires de l'histoire coloniale »¹⁰, assaillie de difficultés et harcelée par « les généraux *hazo et tazo* » (fièvre et marais), qui n'est visible que par une poignée de clichés. Force et violence, contrainte et collaboration, sont cependant inhérentes à la pacification de la Grande Île. Dans la logique de la colonisation, les mots « civilisation » et « francisation » apparaissent comme des mots-clefs. S'il se produit des combats meurtriers, des actions intransigeantes et des exécutions, tout ceci semble être représenté comme requis au nom de la norme civilisée.

L'annexion par la France, telle que l'illustrent les images du fonds FTM, ne se conçoit-elle pas comme vecteur de civilisation dans la vie de tribus définies comme plus sauvages ? Dès lors peuvent s'expliquer les impressionnantes séries consacrées aux travaux publics et à la mise en valeur agricole, et celles de moindre importance, à la santé et à l'école.

Et comment pour les photographes ne pas illustrer la totale maîtrise du territoire et ainsi rassurer ! Tel me semble être l'objectif des clichés qui promènent le lecteur dans les différentes pièces du gouvernement général de Tananarive, et le font participer à une vie festive qui associe autochtones et Européens, une vie qu'on ne saurait imaginer en dehors de tout contexte de paix. Si la guerre est « une affaire d'hommes », la paix et la fête n'appartiennent-elles pas en premier aux familles, aux femmes et aux enfants ?

Savant dosage de force et d'harmonie, plus près de la paix que de la guerre, telle a été vraisemblablement voulue cette collection iconographique. Sans mettre pour autant en doute le souci et la valeur documentaire des clichés FTM, on saurait difficilement nier qu'ils aient pu être produits, sélectionnés et rassemblés dans un même dessein. Ce regard sur la pacification, complexe mais tout compte fait valorisant par ses choix et ses non-dits, est bien celui d'une construction, d'une re-création conforme à la demande passée par les autorités coloniales à des fins de propagande. Dans les années 1920 ? Un peu plus tard, dans les années 1930 ? Il est difficile de statuer à ce sujet, nul renseignement dans les archives d'Antananarivo ne venant éclairer cette recherche quant aux photographes dont on ignore le nom et le statut¹¹, et aux initiatives qui ont présidé à la construction de ce corpus.

Pas de pacification sans pacificateur. La personnalité de Gallieni transcende la quasi-intégralité de ce corpus, à tel point que ce dernier semble « construit » autour de lui. Du point de vue de la représentation stricto sensu, la principale qualité du gouverneur général mise en avant est celle de son omniprésence. Meneur d'hommes dont on le montre proche, Gallieni apparaît comme un organisateur plus que comme un chef de guerre. Stratège « pacificateur, administrateur et créateur », tel est le portrait dressé de lui par les photographes qui ont réalisé ces clichés, ou les services en charge de la propagande qui les ont ensuite sélectionnés. Et tel le garderont en mémoire les petits Français qui ont appris l'expansion française dans les livres d'histoire¹².

¹⁰ Martin J., *L'Empire triomphant : 1871-1936. Maghreb, Indochine, Madagascar, Îles et Comptoirs*, Paris, Denoël, 1990. Sur les 20 000 hommes de troupe rassemblés sur la côte ouest en janvier 1895, plus de 5 000 furent décimés par les maladies, une poignée seulement par les opérations de l'armée merina. Guy Jacob parle même « d'exemple d'incompétence militaire ».

¹¹ Ce sont vraisemblablement des officiers du Service géographique, des membres de l'état-major, ou encore des correspondants officiels ou occasionnels des journaux qui, comme *Le Monde Illustré*, *L'Illustration* ou *Le Temps*, ont déjà couvert la conquête de Madagascar.

¹² Voir à ce propos Gaulupeau T., « Les manuels par l'image : pour une approche sérielle des contenus », in *Histoire de l'éducation*, n°58, mai 1993, pp.103-135.